

Jacques Derrida traduit: entre la philosophie et la littérature

Nayelli Castro

École de traduction et d'interprétation

Université d'Ottawa

ncast016@uottawa.ca

Résumé

Dans les lignes qui suivent, on tentera de donner un bref aperçu de la réception du travail de Jacques Derrida dans les milieux intellectuels hispanophone et anglophone. La réception du travail de l'auteur dans ces deux contextes relève des caractéristiques particulières qui permettent d'entreprendre une étude comparative mettant au jour la tension entre philosophie et littérature à laquelle s'heurte les traducteurs des textes derridiens. À partir de cette tension dans les deux contextes de réception, on essaie de justifier le besoin d'une poétique du texte philosophique telle qu'elle a été proposée par Henri Meschonnic.

Mots-clés : traductologie, traduction philosophique, réception, poétique, déconstruction

1. Introduction

L'analyse de la traduction des textes philosophiques pourrait occuper un sous-espace de l'analyse de la traduction littéraire. Comme celle-ci, la traduction philosophique relève des notions d'« auteur », de « lecteur », d'« originalité », de « création », de « tradition », etc. Avouons que malgré ces points communs, cette comparaison résulte problématique. Elle implique, en effet, que le texte philosophique est subordonné au texte littéraire, comme si celui-ci pourrait servir de patron pour étudier celui-là. Sans vouloir ici résoudre la difficulté fondamentale qui se dégage d'une telle caractérisation, à savoir, les rapports entre littérature et philosophie, l'analyse traductologique ne peut s'empêcher d'être à califourchon sur ces deux domaines.

Commençons alors par repérer des différences importantes entre les traductions littéraires et les traductions philosophiques. La traduction littéraire oblige le traducteur à mettre en place des ressources littéraires lui appartenant. La traduction philosophique est, en quelque sorte, à mi-chemin entre les textes techniques et les textes littéraires puisque, dans ce cas-là, le traducteur a recours à de recherches documentaires souvent très poussées, voire à de profondes connaissances en histoire et en philosophie, sans oublier que ce faisant, il essaie également de récupérer le *style*

d'exposition du philosophe traduit. On pourrait donc affirmer que l'une de principales différences est le fait que le texte philosophique est ancré dans une tradition qui le constitue et par rapport à laquelle il se situe. La traduction de textes philosophiques ne peut dès lors s'empêcher de faire ressortir cette intertextualité souvent exprimée dans le style et dans la terminologie employée.

Le *style* d'un philosophe peut être défini par la création de néologismes qui, à leur tour, donnent une certaine densité terminologique/conceptuelle¹ au texte. Parfois, ces concepts n'ont pas été créés, mais repris et reformulés, par le philosophe. Le traducteur peut donc décider de créer un nouveau concept pour traduire un néologisme ou, s'il s'agit d'un concept emprunté, de faire une recherche terminologique dans un corpus de traductions existantes. C'est pourquoi, depuis une perspective terminologique, on pourrait avancer qu'« alors que la terminologie d'un philosophe relève plutôt de l'individualité [...], la traduction de la terminologie philosophique est une affaire de communauté » (Brownlie, 2002 : 303). Autrement dit, l'histoire des traductions philosophiques serait une histoire collective où la communauté de traducteurs et de philosophes systématiserait, traduction après traduction, les emplois d'un concept donné dans l'œuvre de différents philosophes. Cependant, il me semble difficile de généraliser cette perspective du fait qu'on n'est jamais certain de « l'individualité » productrice à la base des concepts comme « Être », « Nature », « Autre », etc. qui sont repris sans cesse sans qu'on puisse en déterminer l'auteur à leur origine.

De même, le travail terminologique exigé par une traduction de philosophie n'est pas le seul obstacle auquel le traducteur doit faire face. Il ne suffit pas de trouver le terme employé avant, par d'autres traducteurs, pour traduire un terme/concept déterminé car, souvent, le même terme/concept est l'objet d'une mise en question, voire d'une redéfinition sur laquelle le texte à traduire est visé. Les difficultés de traduction de termes/concepts relèvent, de plus, des connotations. Ainsi, Jean-René Ladmiral a refusé de traduire une œuvre d'Adorno (*Der Jargon*

¹ La distinction entre « terme » et « concept » relève aussi des difficultés dans le domaine philosophique. Comme Marie Claude L'Homme l'a souligné, « la notion de « terme » est toujours colorée par la perspective du spécialiste qui l'aborde » (2005 : 1113). Dans notre étude, s'agit-il d'une étiquette pour un concept donné ? Supposons-nous alors que les concepts philosophiques peuvent être pensés au-delà des « étiquettes » avec lesquelles on les identifie ? Ainsi, tout en admettant qu'un terme fonctionne comme « une étiquette conceptuelle monosémique, et qu'il est dénué de la variabilité connotative qui règne dans le lexique 'naturel' », Alain Rey reconnaît que le discours philosophique se construit contre cette tendance monosémique, « cette terminologie, affirme-t-il, puise ses valeurs et élabore ses structures dans la richesse foisonnante, polymorphe de l'ambiguïté » (REY, 1989 : 776)

der Eigentlichkeit) parce qu'« avant même de rendre en français son message, il faudrait avoir importé dans notre langue tout cet univers de connotations historiquement, géographiquement et linguistiquement situées » (1994 :236).

Ainsi, on constate que la densité terminologique/conceptuelle à laquelle nous avons d'abord associé le *style* des philosophes, ne se limite pas au travail de documentation : les termes/concepts font partie d'un *discours* constitué historiquement, ils sont inséparables d'un travail poétique (dans le sens étymologique de *poiesis* ou « production »), ils représentent, en somme, l'ancrage d'un texte dans la tradition et sont à ce titre des repères intertextuelles importantes. La dimension terminologique implique alors une dimension poétique qui consisterait au repérage du fonctionnement des termes dans le texte à traduire, fonctionnement textuel qui est aussi l'objet d'un travail d'interprétation, c'est-à-dire, d'une dimension herméneutique. En d'autres termes, la traduction d'un texte philosophique ne consiste qu'à dégager le sens des concepts employés par un philosophe et à en trouver les termes employés précédemment pour les traduire; elle exige aussi de trouver la façon dont ces concepts s'insèrent dans son texte pour construire un système signifiant et produire des effets déterminés.

Cela étant, on peut se demander sur le rôle des traducteurs de philosophie et sur leur visibilité dans les textes traduits. La question résulte encore plus pertinente que si on se souvient que souvent, dans ce domaine, les traducteurs ont tendance, comme Henri Meschonnic le fait remarquer, à s'effacer devant la pensée qu'ils cherchent à reconstruire et ce faisant ils succombent à la « *traduction effaçante* » qui produit l'illusion selon laquelle, il n'y aurait « pas de problème de traduction. Pas de poétique de la pensée. Immédiatement la langue adamique : de la pensée à la pensée sans langue » (Meschonnic, 1999 : 18).

2. Traduction et réception

Il convient maintenant de préciser les caractéristiques des textes derridiens, ainsi que certaines des difficultés que celles-ci supposent pour la traduction de ses textes. Comme on le verra, ces traductions sont intimement liées à la réception du travail du philosophe, notamment dans les domaines dont on proposera l'aperçu ultérieurement, à savoir, les milieux intellectuels états-unien et hispanophone.

Il se peut que l'une des caractéristiques les plus évidentes des textes derridiens soit le travail terminologique qu'ils supposent. Pour le constater, il suffit de se souvenir de la publication du *Vocabulaire Derrida* qui, conçue pour un lectorat français, rend bien compte des difficultés auxquelles s'heurtent les traducteurs en voulant rendre la créativité « néographiqu » du philosophe. Dans son introduction, Ramond justifie la publication de ce vocabulaire en affirmant que :

Les *mots* chez Derrida, ne sont pas des tremplins pour les *concepts*, mais bien plutôt des obstacles sur lesquels ils viennent buter, ou des pièges dans lesquels ils viennent se prendre [...] (2001 :3)

En d'autres termes, il ne faudrait pas chercher derrière chaque « néographisme » des concepts traduisibles, mais des façons d'ébranler « les concepts traduisibles ». Pour le traducteur, il s'agit donc d'une démarche qui l'oblige à aller contre ce qu'il est censé faire, c'est-à-dire, traduire. Or, il s'agit d'une difficulté constante puisque, dans les textes derridiens, ils sont souvent des maillons importants. De la célèbre « différence » en passant par « archi-écriture », « dichémination », « itérabilité », jusqu'à « verginité » (*Ibid*), les « néographismes » s'y multiplient. Il ne serait pas de difficulté majeure, si on avait affaire à des mots éparpillés dans un discours homogène : il suffirait alors de chercher un « néographisme » similaire en langue cible. Quoique parfois on ait recours à cette façon de faire, il y a aussi des occasions où l'invention néographiqu s'enracine dans le texte à travers les répétitions, et d'autres mécanismes de cohésion textuelle. Notons le cas de « restance » dans son essai « Signature événement contexte » (Derrida, 1972). Le mot *reste* y est employé à plusieurs reprises parfois comme nom, parfois comme verbe, avant de décrire l'écriture et la signature comme une forme de « restance ».

Ensuite, comme beaucoup de textes en sciences humaines, les textes derridiens comportent des citations, notamment de la philosophie allemande, dont les traductions existantes en langue cible —en l'occurrence l'anglais et l'espagnol— diffèrent parfois des traductions françaises citées par l'auteur ou des traductions qu'il propose lui-même des auteurs cités. Retenons, l'exemple de la deuxième partie de *La tarjeta postal* (2001 [1984]). Dans cet ouvrage Derrida cite les *Écrits* de Lacan dont le traducteur en espagnol est aussi Tomás Segovia. L'auteur examine aussi de façon minutieuse quelques textes freudiens traduits en français les comparant avec les textes allemands. Sans oublier les références constantes au texte d'Edgar Allan Poe ("The

Purloined Letter") traduit en français par Baudelaire (« La lettre volée »). Il s'agit donc d'un texte de/en/sur la traduction à plusieurs titres. Pourtant, la difficulté principale n'est pas cela mais celle décrite par Segovia au sujet de citations:

[...] hubiera estado fuera de lugar utilizar traducciones españolas "autorizadas" de los pasajes de otros autores citados por Derrida: hubiera tenido que confrontar a mi vez estas versiones con sus originales, con las traducciones francesas citadas y con las versiones del propio Derrida. Así por ejemplo, en lo que hace a las citas de *La carta robada*, he seguido lo más cercanamente posible las versiones de Baudelaire citadas; era la única manera de hacer comprensibles los comentarios de Derrida sobre esa versión, y los de Lacan sobre eso mismo, que a su vez me ha llevado también a una consecuencia que tal vez algunos lectores juzguen desconcertante: he retraducido a veces pasajes de los *Escritos* de Lacan, cuya traducción española "autorizada" va firmada por mí mismo (dans Derrida 2001: p. 246).²

Par ailleurs, les cas où la polysémie joue un rôle important ne sont pas absents. Ceci se manifeste, comme Graham l'a bien remarqué, lors de l'emploi de la préposition « de » comme dans le titre de l'essai « Des tours de Babel ». Dans sa « note de traducteur », Graham (1985) reconnaît que la phrase peut donner lieu à des lectures différentes : en anglais « des » peut donner « some », « of the », « from the » ou encore « about the ». Tandis que « tours » peut être rendu par « towers, twists, turns » ou « tropes ». « Des tours », à la lecture, peut aussi signifier *détour* qui se traduirait en anglais comme «detour ». Par conséquent, la traduction en anglais est aussi un bon exemple de « a-traduction », c'est-à-dire que les traducteurs ont décidé de ne pas traduire et c'est pourquoi le texte en anglais a pour titre « Des Tours de Babel ».

Résumons. Le texte derridien résiste à ce que H. Meschonnic appelle *la traduction effaçante*, à savoir, à celle où le traducteur veut laisser le chemin libre à l'expression de la pensée traduite. Il n'est pas question d'avoir des traducteurs invisibles pour ce type de texte; en termes bermaniens (Berman, 1995), le traducteur est forcé à « faire texte », à reconstruire, voire à déconstruire et à suivre les traces d'autres textes dans le texte source.

Or, le travail des traducteurs va bien « hors texte », pour reprendre la formule derridienne. Autrement dit, les traductions sont lisibles dans les textes certes, mais aussi ailleurs : dans les milieux où elles sont lues et produites. À continuation, nous suivons certaines des traces

² « [...] il n'était pas recommandable de se servir des traductions espagnoles "autorisées" des extraits d'autres auteurs cités par Derrida : j'aurais dû confronter à mon tour les versions avec leurs originaux, avec les traductions françaises citées et avec celles proposées par Derrida lui-même. Par exemple, en ce qui concerne les citations de "La lettre volée", j'ai suivi de très près les versions de Baudelaire citées. C'était la seule façon de rendre intelligible les commentaires de Derrida sur cette version, ainsi que ceux de Lacan. Par là même, j'ai été obligé de faire quelque chose que certains lecteurs trouveraient déconcertant: j'ai souvent retraduit les extraits des *Écrits* de Lacan dont la traduction espagnole est signée par moi-même. »

textuelles derridiennes dans deux contextes différents : les États-Unis et le monde hispanophone. Il sera question de comparer, par le biais de quelques exemples, les réceptions ayant eu lieu, mais aussi de repérer des conceptions du traduire et du philosopher différentes.

2.1 Réception états-unienne

L'importance de la réception états-unienne pour la dissémination du travail de Derrida a été l'objet de nombreuses études à partir de « La structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines », une conférence donnée au Colloque International à l'Université Johns Hopkins, en 1966.³ D'après Gentzler et Tymoczko (2002 : 195), les traductions et les lectures des travaux de Derrida en anglais auraient connu deux moments. Le premier est celui des lectures qui rapportaient le projet déconstructif au *New Criticism*. *Of Grammatology* de Spivak est publié dans cette première étape. À ce sujet Sanders affirme :

If [...] Spivak's translation was a pivotal event in the history of Anglo-American literary theory, the erratic reception of the book that is *Of Grammatology* renders mysterious what that event was (2006: 30).

La nature d'*Of Grammatology* pourrait contribuer à expliquer cette réception accidentée. Il s'agit d'un texte où Derrida propose une relecture de Levi-Strauss et de Rousseau cherchant, dans leur raisonnement, la trace d'une écriture première (d'une archi-écriture), dont la grammatologie serait la science. La préface de Spivak contextualise le projet grammatologique dans la tradition philosophique montrant les liens entre ce texte et Hegel, Nietzsche, Freud, Husserl et Heidegger. La traductrice montre donc une complexe intertextualité à la base du texte traduit et donne quelques exemples des difficultés de traduction auxquelles elle a dû faire face, parmi lesquelles la multiplication de citations et la polysémie de l'expression derridienne sont privilégiées. Il se peut alors que la multiplication de références philosophiques ait découragé le lectorat états-unien qui s'intéressait plutôt par le côté « littéraire » du travail de Derrida. Ainsi, dans son article « How to Become a Dominant French philosopher : the Case of Jacques Derrida », Lamont (1987) explique que l'influence de la déconstruction dépend du changement de public qui a rendu possible de lire Derrida hors des départements de philosophie. La traduction de Spivak est l'une de rares exceptions aux traductions publiées dans cette première

³ Parmi eux, on consultera : Lewis (1985), Lamont (1987), Davis (2001), Gentzler (2000 [1993]), Gentzler et Tymoczko (2002), Thomas (2006) et Fabbri (2008).

étape. Selon Gentzler, pour la plupart les ouvrages traduits alors comportaient rarement des préfaces ou des introductions. D'après l'auteur, en produisant l'illusion d'une certaine lisibilité qui n'aurait pas de problèmes de traduction, ces premières traductions ont contribué à la domestication des textes derridiens. Situait cette première étape au début des années 70, Michael Thomas est du même avis. Cependant, pour Thomas, cet effet de « domestication » ne serait attribuable qu'à l'absence des paratextes et des 'notes du traducteur', mais aussi au fait que les textes traduits dans cette première étape répondaient à un besoin particulier : il s'agissait de fournir un émaillage de rigueur intellectuelle aux études littéraires états-uniennes en traduisant un choix déterminé des textes du philosophe. Ces lectures, faites dans les milieux littéraires, privilégiaient les textes permettant de concevoir la lecture comme un jeu polysémique qui annulait toute signification fixe ou homogène. Elles ont également, selon Thomas, vidé les textes derridiens de leur signification philosophique, éthique et politique et ont produit une image de la déconstruction comme une forme nouvelle de conservatisme politique.

Une deuxième étape, où, d'après Gentzler, les traductions publiées comportent davantage des préfaces, de 'notes de traducteurs' et d'autres paratextes, viserait à garder une certaine étrangeté dans la construction textuelle derridienne. Cet « étayage traductif » (Berman, 1995) allait à l'encontre des tendances de « lisibilité » qui ont caractérisé la réception dans un premier temps. Thomas situe cette deuxième étape au milieu des années 80 et la décrit dans les termes suivants :

The purpose of these readings was also essentially corrective. They challenged the idea that Derrida's work has been used by literary critics to bolster their disciplines' argumentative rigor and rejected by philosophers precisely because it was too literary. Nevertheless in correcting the literary reading Harvey and Gasché are often guilty of underplaying the significance of literature in Derrida's work. (2006: 6)

On pourrait penser que, dans cette deuxième étape, les textes traduits ont donc changé, puisque comme Thomas soutient, il a été question plus du choix des textes que des opérations textuelles déterminées. Cependant, il y a eu quelques retraductions qui, d'après Kathleen Davis, ne seraient pas motivées par une volonté de corriger des erreurs de compréhension ou de style, mais par un développement des textes derridiens en anglais. Davis propose l'exemple de deux traducteurs ayant travaillé sur un seul texte à des moments différents. Il s'agit de David Allison et d'Allan Bass. Le premier a traduit la conférence « La différance » pour *Speech and Phenomena* (1973). Le deuxième a repris la même conférence pour *Margins of Philosophy*

(1982). Si la première traduction, celle d'Allison, pourrait être considérée comme une sorte de domestication textuelle, cette explication ne suffit pas pour rendre compte de leurs différences. Il ne s'agit pas d'un acte délibéré de déformation, explique Davis, mais d'une question d'histoire. Il faudrait prendre en compte aussi que lors qu'il a retraduit cette conférence, Bass avait déjà traduit aussi *L'écriture et la différence* et *Positions* et a pu profiter des ajouts que Derrida a fait au texte source pour le clarifier, tandis que la traduction d'Allison était l'une des premières publiées aux États-Unis. Le contexte des deux traductions n'était donc plus le même, ni les textes ni, par conséquent, l'auteur représenté par eux. C'est pourquoi, pour Davis, « *Derrida's translators give us many 'Derridas' partly because his English translations have accumulated a dense intertextuality that has also contributed to shape deconstruction* » (2001: 78).

Les deux étapes de la réception derridienne jusqu'ici exposées laissent des traces dans les textes et comme Davis le constate, construisent de « Derridas » différents, voire opposés. Si bien que dans son essai « The Measure of Translation Effects », après avoir comparé deux traductions en anglais de l'essai « La mythologie blanche », Philippe Lewis (1985) a conclu que le projet déconstructif serait au centre d'une tension entre la lisibilité établie par les critiques littéraires et un projet puriste et inflexible cherchant à protéger l'intégralité des textes. Il semblerait qu'on a affaire à un processus d'importation qui sépare le « sens » (représenté par la lisibilité cherchée par les premières traductions) de la « forme » (représenté par la récupération des formes textuelles et par la visibilité des traducteurs). N'est-il pas paradoxal que ce clivage se présente dans les traductions d'un travail d'écriture qui a voulu justement déstabiliser ces oppositions ? Davis attribue les différences entre les étapes de réception, mais aussi entre les différents traducteurs au fait qu'ils sont souvent des auteurs ayant des intérêts déterminés. La trajectoire théorique des traducteurs impliqués dans les différentes étapes de la réception états-unienne ne serait donc pas sans conséquences pour leur travail de traduction, puisque :

[...] these authors are positioned and so are their translations. 'Derrida's' English Lexicon, style and textuality varies with his translators (2001:76).⁴

⁴ Ainsi, il est intéressant de constater que les traductions, tant de la première étape que de la deuxième, appartiennent très rarement aux départements de philosophie. En effet, Derrida n'était pas très populaire parmi les philosophes états-unis. Les traducteurs se répartissent ainsi entre les départements d'études culturelles (Spivak, Leavey), d'anglais et de littérature comparée (Johnson et Kamuf, pour ne mentionner que quelques exemples).

Enfin, Thomas décrit aussi une troisième étape dans la réception derridienne aux États-Unis qui peut être caractérisée comme une réappropriation du projet déconstructif à des fins éthiques et politiques. Celle-ci n'est pas sans rapport avec la position théorique, voire éthique et politique des traducteurs. Spivak, par exemple, participe activement des débats féministes se servant souvent du projet déconstructif comme un outil de désarticulation de la logique « phallogocentrique ».

Située au début des années 90, cette troisième étape viserait à récupérer des textes de Derrida qui tout en datant des années 70 n'ont pas été traduits en anglais qu'en 1998. Ce sont des textes écrits, pour la plupart, lors de sa participation de l'auteur au Groupe de Recherche pour l'Enseignement de la Philosophie [GREPH] en France, mais aussi des travaux où Derrida entame une réflexion sur l'avenir de l'université et la responsabilité éthique et politique des intellectuels. Pour Thomas, il est question encore d'un exercice de traduction sélective qui cherche à montrer le côté « politique » du projet déconstructionniste. Or, certains traducteurs avaient essayé de montrer cette facette du travail de Derrida bien avant. En particulier, Barbara Johnson (1980, 1987, 1984), traductrice de *La dissémination*, qui malgré avoir été associée à l'école de critique littéraire de Yale, a rejeté les interprétations de textes derridiens qui les limitaient au domaine littéraire. À l'instar de Spivak, Johnson cherche à montrer la pertinence du projet déconstructif pour la réflexion féministe et postcoloniale. Pour l'auteure, le fait que les oppositions du logocentrisme (homme/femme, sujet/objet, pensée/écriture) soient mises en question permet de reformuler les termes avec lesquels nous construisons et concevons nos interactions. L'objection selon laquelle la déconstruction équivaut à l'annulation du sujet est contestée par Johnson : il ne s'agit pas d'affirmer que le sujet n'existe pas, mais qu'il peut exister des façons très diverses qui ne correspondent pas forcément aux standards de la tradition logocentrique. Déjà dans son introduction à *Dissemination* (1981), elle considère la pluralité des voies ouvertes par la déconstruction et en rend compte en proposant six routes différentes pour accéder au texte traduit. Ce faisant, elle montre qu'il est impossible de faire une lecture unique ou homogène des essais recueillis dans ce livre. Son intervention dans le texte derridien, en tant que traductrice, se veut un exercice performatif puisqu'en « traduisant » elle « fait » ce que le texte derridien français, d'après elle, cherche à faire : montrer qu'il y a plus d'une manière, de lire, d'agir, d'être. Les exemples qui peuvent être tirés de sa traduction pour constater cette

affirmation sont nombreux. Retenons celui du titre de la préface de Derrida, « Hors-livre. Préfaces », où elle déploie et explicite de différents rendements possibles :

« Outwork, Hors-d'œuvre, Extratext, Foreplay, Bookend, Facing, Prefacing »

Les différentes manières d'écrire et de lire *Dissemination*, telles qu'elles sont esquissées par la traduction de Johnson, ne sont qu'un exemple du travail d'interprétation que ce corpus de textes a déclenché. La publication récente de l'étude de Lorenzo Fabbri, *The Domestication of Derrida*, en est un autre. Dans ce travail qui, *lato sensu*, on pourrait être considéré comme une retraduction de l'interprétation proposée par Richard Rorty, Fabbri montre que la lecture rortienne domestique le travail philosophique de Derrida pour un public états-unien. D'après l'auteur, Rorty transforme la critique derridienne à la métaphysique en un jeu rhétorique restreint à l'espace privé qui n'aurait aucune conséquence sur le plan politique. L'affirmation de Rorty selon laquelle « philosophy is a kind of writing » (1978) chercherait à trouver dans la déconstruction une alliée du pragmatisme contre les excès théoriques de la philosophie.

En somme, cette troisième étape de la réception états-unienne s'efforce de montrer que le corpus derridien n'est productif que pour les études littéraires, mais aussi pour une philosophie inséparable de la pratique politique. Le travail d'écriture, la polysémie et la richesse intertextuelle de ces textes s'avèrent prolifères tant pour la reconstruction d'une poétique textuelle, mais aussi pour la déconstruction de l'espace politique. Ainsi, d'après Thomas :

Derridas' work—as well as the reception of his own work—continually reiterates that reading is concerned with a responsibility to remain vigilant in the face of institutionalization, ontologization and the interpretive violent that they entail. [...] Translation for sure is a political process (2006: 175).

2.2 Réception hispanophone

La réception états-unienne du corpus derridien, on l'a vu, a été analysée depuis plusieurs perspectives. Ce constat ne peut que nous faire remarquer l'absence des études similaires pour le domaine hispanophone. L'étude qu'Angeles Carreres (2005) consacre à la rhétorique de la traduction dans les textes de l'auteur part souvent des textes français et ne s'occupe quasiment pas de la question des traductions en espagnol. Patricio Peñalver et Cristina de Peretti, deux traducteurs des textes derridiens vers l'espagnol, se sont prononcés sur ce sujet en différentes occasions. Dans un article publié en 1983, de Peretti et Ferrero Carracedo établissent un bilan de

la réception derridienne en Espagne jusqu'au moment où ils écrivent. Leur article part des séminaires que, une année avant, Derrida avait accepté de faire, suite à des invitations de la Facultad de Filosofía y Letras de San Sebastián et de l'Institut Français à Barcelone.

Ensuite, de Peretti et Ferrero Carracedo rendent compte des études consacrées à l'œuvre derridienne, non seulement en Espagne, mais aussi en Amérique Latine. Ainsi, ils mentionnent des publications spécialisées s'étant occupées de la déconstruction. Parmi elles, la revue colombienne *Franciscanum* qui, en 1979, a publié un numéro dont le fil conducteur est apparemment « la pensée différentielle ». Les articles de la revue récupèrent le projet théorique derridien par le biais de la mise en question que Nietzsche représente pour la philosophie. Les textes derridiens sont considérés comme les héritiers du projet nietzschéen et, comme celui-là, ils pourraient contribuer à se libérer d'une tradition perçue comme eurocentrique. Il s'agit de :

Ir más allá de la verdad, sin dar paso a inquisiciones, con rostro alegre, es el propósito de esta nueva perspectiva y que presentimos como una original alternativa para nuestro pensar colonizado que ha, hasta el momento, ordenado, desde la misma filosofía hasta las ciencias y la política, en sistemas derivados de la dominación logocéntrica y metafísica de occidente (1979: 4).⁵

La revue vise également à distinguer le projet déconstructif de la linguistique. Ainsi, vers la fin de son article « Jacques Derrida o el pensamiento de la diferencia », Fernando Jaimes affirme :

Debemos salir de la idea de que el planteamiento de Derrida se refiere de manera exclusiva a un problema específico de la lingüística, para darnos cuenta de que afecta a lo más central, a lo más medular de la filosofía: el problema del ser como presencia (1979: 25).⁶

Quant aux traductions publiés au moment où de Peretti et Ferrero Carracedo écrivent leur article,⁷ ils mentionnent douze dont ils proposent une analyse minutieuse, suite à laquelle les

⁵ « Aller au-delà la vérité, sans se laisser arrêter par des inquisitions, avec joie, c'est le but de cette nouvelle perspective que nous devinons être une alternative originale à notre pensée colonisée qui, jusqu'à présent, a organisé la philosophie, les sciences et la politique dans des systèmes dérivés de la domination logocentrique et métaphysique occidentale » (1979 : 4).

⁶ « On doit s'écarter de l'idée que la pensée derridienne ne fait référence qu'à un problème de la linguistique, pour nous rendre compte qu'elle touche le centre, voire le plus important des problèmes philosophiques : l'être en tant que présence » (1979 : 25).

⁷ Il s'agit de l'essai « La différence », tr. Salvador Oliva, Narcis Comadire y Dolors Oller, dans *Teoría de Conjunto*, Seix Barral, Barcelona, 1971; *La diseminación*, tr. J. Arancibia, Madrid, Fundamentos, 1975; « La estructura el signo y el juego en el discurso de las ciencias humanas », tr. Eugenio Trías dans *Dos ensayos*, Barcelona, Anagrama, 1972; *Posiciones* tr. M. Arranz, Valencia, Pre-textos; «¿Dónde empieza y dónde termina un cuerpo docente?», tr. Oscar Barahona y Uxda Doyhamboure, dans *Políticas de la Filosofía*, México, Fondo de Cultura Económica, 1982; *Tiempo y presencia*, tr. Patricio Marchant, Santiago de Chile, Editorial Universitaria, 1971; *De la gramatología*, tr. Oscar del Barco y Conrado de Ceretti, Buenos Aires, Argentina, 1971; *El concepto de verdad*, tr. Hugo Acevedo, Buenos Aires, Homo Sapiens, 1977; «La lingüística de Rousseau», deux traductions: Alberto Drazul, dans J.J.

auteurs valorisent le travail de certains traducteurs, mais regrettent également de graves erreurs, des déviations de sens et des contradictions. Ils mentionnent, par exemple, la traduction en espagnol de *La dissémination*, au sujet de laquelle ils affirment :

La diferencia de la lectura en francés y en español es notable. En cuanto a la traducción de *différance* por *diferenzia* y *différant* por *difirente*, tal como propone el traductor —y que a veces no aparece en el texto, seguramente por errata (11, 26) — pensamos que puede ser una solución puramente gráfica —o incluso fónica— pero que no corresponde a la carga semántica de la palabra francesa (1983: 155).⁸

Vers la conclusion de leur article Ferrero Carracedo se félicite du fait qu'il y ait de nombreuses traductions en espagnol des textes derridiens. Toutefois, ils trouvent que la réception du travail du philosophe dans les milieux philosophiques espagnols reste insuffisante. Patricio Peñalver sera du même avis quelques années après (2005) lors d'une interview où il aborde la question de la réception derridienne dans le monde hispanophone. Il y avait, d'après lui, une résistance à la lecture des textes de Derrida expliquée, en partie, par l'influence de Habermas en Espagne. Selon le traducteur, les espagnols liraient Derrida dans la perspective donnée par J. Habermas dans son livre *Le discours philosophique de la modernité* (Thomassen 2006). Dans les deux chapitres que Habermas consacre à la déconstruction, il critique le fait que Derrida dissout la philosophie dans la rhétorique. Par la suite, sans être jamais complètement d'accord, les deux auteurs sont parvenus à résoudre les difficultés qui les opposaient et ont même accepté de publier un livre ensemble (Borradori 2003). La dispute entre Derrida et Habermas, n'est pas très différente du débat qui oppose les différents interprètes états-uniens du corpus derridien. En effet, au fond de la question, on retrouve les limites entre littérature, philosophie et action politique. Pour Derrida le fait de montrer que ces limites ne sont pas forcément fixes permet de repenser la possibilité même de l'action politique. En effet, celle-ci peut être transformée à l'aide des potentialités performatives du langage.

Rousseau, *Ensayo sobre el origen de las lenguas*, Buenos Aires, Calden, 1970 et José Sazbón, dans *Presencia de Rousseau*, Buenos Aires, Nueva Visión, 1972; *Espolones. Los estilos de Nietzsche*, tr. Tr. M. Arranz Lázaro, Valencia, Pre-textos, 1981; "El pozo y la pirámide. Introducción a la semiología de Hegel", dans *Hegel y el pensamiento moderno*, tr. Ramón Salvat, México, Siglo XXI, 1975. Cette bibliographie ne contient que les titres traduits jusqu'à l'année 1983. Pour une bibliographie mise à jour, on consultera : <http://serbal.pntic.mec.es/~cmunoz11/biblioderrida.pdf>

⁸ « La différence entre la lecture en français et la lecture en espagnol est importante. Quant à la traduction de la *différance* par *diferenzia* et de *différant* par *difereinte*, comme le traducteur le propose — et que parfois n'apparaît pas dans le texte, sûrement à cause des mégarde (11-26) —, nous pensons qu'il s'agit d'une solution graphique — voire phonique —, mais qui ne correspond pas au contenu sémantique du mot en français. » (1983 : 155)

Cependant, la réception espagnole a pris le parti de la rationalité communicative habermasienne et à rejeté le projet déconstructionniste. Derrida avait donc raison, lorsqu'il a affirmé que son débat avec Habermas avait produit une sorte de guerre intellectuelle :

[...] in which ourselves never took part, either personally or directly. [...]However I can testify to the fact that it also harmed the students who had to form alliances and were sometimes handicapped in making progress. (Thomasson 2006: 302)

Les critiques provenant des lecteurs espagnols de Habermas n'ont pas découragé les projets de traduction et diffusion de la pensée derridienne entrepris par de Peretti et Peñalver à travers le groupe DECONTRA au début des années 90. Ainsi, sous la direction de Peretti, celui-ci un groupe de lecteurs et de traducteurs ont pris la tâche de publier des textes du philosophe en espagnol. Trois volumes rassemblant des conférences et des articles divers sont alors parus : *El lenguaje y las instituciones filosóficas* (1995); *Puntuaciones. El tiempo de una tesis* (1997a) et *Cómo no hablar y otros textos* (1997b).

L'une des particularités de la réception hispanophone du corpus derridien par rapport à la réception états-unienne est le fait que celle-là soit parvenue à construire une intertextualité de traductions en anglais dont les traducteurs des textes derridiens ont pu se servir pour faire de traductions nouvelles. Cela est dû peut-être au fait que la traduction en anglais s'est limitée pour la plupart aux États-Unis. Pour le monde hispanophone, l'intertextualité qui aurait permis que les traducteurs se servent d'autres traductions comme référence pour leurs propres traductions fut quasiment absente. On pourrait attribuer cela à la dispersion des centres universitaires hispanophones intéressés aux textes du philosophe.

Ainsi avant 1983, année de la recension proposée par de Peretti et Ferrero Carracedo, on trouve déjà des conférences de Derrida qui, publiées dans de volumes collectifs, sont souvent retraduites. Cependant, ces retraductions n'ont pas une fonction de correction ou de rectifications des erreurs des premières traductions. La nature des textes derridiens (des articles et des conférences qui peuvent être recueillis dans des volumes collectifs) ainsi que l'absence des rapports entre les milieux intellectuels hispanophones ont contribué à une dissémination chaotique des travaux derridiens.

À l'instar de la réception états-unienne, on pourrait penser à des étapes dans la réception hispanophone. La première étant caractérisée par la dispersion qu'on vient de décrire. Dans la deuxième, postérieure aux séminaires que Derrida a donnés en Espagne en 1982, le projet de

diffusion et de traduction semblerait être concentré en Espagne avec les efforts de de Peretti, de Peñalver et des philosophes participant du projet DECONTRA. Les deux traducteurs interviennent activement dans les textes qu'ils traduisent : leurs traductions apparaissent la plupart du temps accompagnées de préfaces, des introductions qui permettent au lecteur de saisir les enjeux des textes derridiens.

Cependant, lorsque Peñalver et de Peretti se présentent comme introducteurs ou préfaciers de leurs traductions, ils le font en tant que lecteurs experts et commentateurs plutôt que comme traducteurs. Autrement dit, ils montrent les aspects où les textes derridiens sont révolutionnaires pour la pensée philosophique et les défis posés au logocentrisme, mais ils parlent très rarement des difficultés de traduction. Leurs notes en bas de page sont plutôt rares et on a parfois l'impression qu'ils se soumettent à une sorte de *traduction effaçante*, c'est-à-dire, ils voudraient être en effet invisibles pour que le lecteur puisse saisir la *présence* de l'auteur traduit dans le texte. Pourrait-on attribuer cette façon de faire au fait que les traducteurs, à la différence des traducteurs états-uniens, n'appartiennent pas au domaine littéraire, mais à celui de la philosophie ? Souvenons-nous de l'affirmation derridienne à ce sujet :

Que dit un philosophe quand il est philosophe ? Il dit : ce qui compte, c'est la vérité et le sens est avant ou au-delà de la langue, par conséquent il est traductible (...) Il n'y a de philosophie que si la traduction en ce sens-là est possible, donc la thèse de la philosophie est la traductibilité (1982 : 159)

Si les traducteurs-philosophes du domaine hispanophone considèrent que l'auteur qu'ils traduisent est leur « vrai » objet, il se peut que la conception de traductibilité qu'ils soutiennent est celle en vertu de laquelle il faut que « le sens », « la présence » de l'auteur traduit soit transmise de la façon la plus transparente possible. La philosophie derridienne serait, pour eux, définie comme un « projet de traduction ».

Les critiques de Peretti et de Ferrero Carracedo aux premières traductions de l'auteur, selon lesquelles «sólo quien realmente domine su pensamiento podrá llevar a cabo traducciones que, aún siendo transformaciones, logren mantener la intención primera del autor»⁹ (1983 : 153), permettent d'inférer que, pour la traductrice, la maîtrise de « la pensée » et « l'intention » de l'auteur sont des priorités. On ne s'étonnera guère de voir que dans leurs critiques aux traducteurs, de C. de Peretti et Ferrero Carracedo, dénoncent plutôt l'illisibilité, la perte de sens,

⁹ « [...] seulement celui- là capable de maîtriser sa pensée pourra faire des traductions que, tout en étant des transformations, pourront garder l'intention première de l'auteur » (1983 : 153).

les trahisons. On peut s'étonner, par contre, de constater que ces jugements font référence aux textes derridiens qui ont sans cesse essayé d'ébranler la primauté de la lisibilité claire et distincte, du sens par rapport à la lettre, et de la présence de l'auteur par rapport à l'écriture qui ne peut témoigner que de son absence. Tant de Peretti que Peñalver sont conscients de ces difficultés. Dans son introduction à *La voz y el fenómeno* (1995), il décrit la lecture des textes derridiens comme une lecture dionysienne génératrice d'affections qui forcent le traducteur à produire une « lisibilité ouverte ». Un exemple de cette lisibilité ouverte se présente dans la traduction que Peretti propose de *Vouyous* (2003). La phrase « le voyou que je suis » est rendue par :

« El canalla (al) que estoy si(gui)endo »

Les parenthèses contribuent à suggérer les deux lectures possibles de la phrase derridienne, à savoir : « je suis un voyou » et « je suis en train de suivre un voyou ». Les dimensions de l'œuvre derridienne permettraient sans aucune difficulté de multiplier les exemples où les philosophes-traducteurs sont obligés de « faire texte », de regarder là où la pensée s'écrit plutôt que là où elle voudrait se passer de l'écriture pour devenir universelle. Voilà le besoin de penser, comme H. Meschonnic le propose, à une poétique du texte philosophique.

3. Conclusions

Concluons avec quelques remarques sur la poétique du texte philosophique. Dans la *Poétique du traduire* (1999), H. Meschonnic mentionne trois raisons pour adopter une perspective poétique vis-à-vis un texte à traduire. La première : « la poétique implique la littérature et par là empêche ce vice majeur des théories linguistiques contemporaines de travailler sur le langage en le séparant de la littérature » (1999 : 61). Dans le cas du texte derridien, cela permet de considérer que le texte philosophique comporte une certaine littérarité et que celle-ci n'est pas un effet esthétique vain, mais que la déconstruction comme projet éthique et politique en dépend : un autre monde est possible, en partie, parce qu'on est capable de l'imaginer, de le représenter, de le réécrire. Le philosophe construit un discours qui produit des effets déterminés sur le monde et sur nos façons de le concevoir. Un regard poétique du texte philosophique vise donc le discours philosophique en tant que construction textuelle. La deuxième raison avancée par l'auteur est que « la poétique de la traduction fait l'étude du traduire dans son histoire, comme exercice de l'altérité et mise à l'épreuve de l'identité » (*Ibid.* : 62). Pour le texte derridien cela veut dire que

la construction de cette pensée est située est resituée à l'aide de processus de réception particuliers. Le regard poétique ne se limite à dégager les effets qu'un tel texte pourrait avoir sur un lecteur hypothétique. Au contraire, la poétique a affaire à une production contextualisée de sens à travers des écritures concrètes. Le sujet traducteur en tant qu'agent producteur de ces discours est dès lors concerné : il ne peut pas s'empêcher d'agir sur le plan politique. Enfin, une troisième raison voudrait que la poétique ne soit pas une « science », mais plutôt une « théorie d'ensemble du langage, de l'histoire, du sujet et de la société » (*Ibid.* : 63) où la traduction joue un rôle important. En effet, les traductions philosophiques, considérées à partir du regard poétique, permettent de repérer le sujet philosophant inscrit dans une histoire, comme produit et à la fois comme producteur d'un discours le dépassant.

Le texte derridien montre bien le besoin de considérer cette perspective. On a vu que, dans les réceptions états-unienne et hispanophone, le travail de traduction va bien au-delà de la recherche documentaire ; les traductions y produites contribuent à la construction intertextuelle d'une tradition philosophique qui se veut unique, mais qui ne peut pas s'empêcher de se déplier, de se répéter dans des langues différentes pour devenir à toujours jamais différente, étrange par rapport à elle-même. Celui-là est un des effets de la poétique que les traducteurs retrouvent dans les textes derridiens. Leurs traductions des textes derridiens sont aussi des épisodes de l'histoire de la philosophie qu'ils font lisible dans leur traductions.

Le texte derridien expose ses traducteurs à une tension entre littérature et philosophie. C'est une tension qui appartient à la pensée écrite et, par là, au texte philosophique traduit. L'expérience de cette tension se manifeste en différents moments, dans les différentes langues. D'abord littéraire, la réception états-unienne remet en question les effets de domestication et cherche dans les textes derridiens un projet éthique et politique qui n'est pas très loin des enjeux de la poétique telle qu'elle a été définie par Meschonnic. La réception hispanophone, quant à elle, se situe depuis le début parmi des philosophes qui ont à gérer un univers intertextuel hors de contrôle ainsi que les critiques habermasiennes des années 80. Les textes derridiens pris dans cette double réception révèlent enfin un potentiel politique important : ils donnent le jour à des subjectivités traduisantes sans cesse confrontées aux choix indécidables de la traduction.

Remerciements

Je remercie les lecteurs du comité scientifique des « Pages de jeunes chercheurs » de l'Association canadienne de traductologie des commentaires et des critiques faits à cet article. Je remercie également les organisateurs du 7^e colloque d'étudiants, « Odyssée de la traductologie. Traduction et influence » (l'Université de Concordia, Montréal, le 14 mars 2008), où j'ai eu l'occasion de partager cette étude avec d'autres étudiants en traduction et en traductologie. Je remercie enfin El Colegio de México, le Consejo Nacional para la Ciencia y la Tecnología (CONACYT) et l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa du soutien apporté à mes projets de recherche.

Références

- Berman, Antoine, Pour une critique des traductions : John Donne, Paris, Gallimard, 1995.
- Borradori, Giovanna. Philosophy in a Time of Terror. Dialogues with Jürgen Habermas and Jacques Derrida, Chicago-London, The University of Chicago Press, 2003.
- Brownlie, Siobhan, "La traduction de la terminologie philosophique", Meta, vol. 47, no. 3 (2002), 295-310.
- Carreres, Angeles. La retórica de la traducción en Jacques Derrida, Bern, Peter Lang, 2005.
- Davis, Kathleen, Deconstruction and Translation, Manchester, St. Jerome, 2001.
- Derrida, Jacques, De la grammatologie, Paris, Éditions de Minuit, 1967.
- , De la gramatología, tr. Oscar del Barco y Conrado Ceretti, Buenos Aires, Siglo XXI, 1971.
- La voix et le phénomène, introduction au problème du signe dans la phénoménologie de Husserl, Paris, Presses Universitaires de France, 1972a.
- , La dissémination, Paris, Seuil, 1972b.
- , Speech and Phenomena, tr. David Allison, introduction Newton Garver, Evanston, Northwestern University Press, 1973.
- , La diseminación, tr. J. M. Arancibia, Madrid, Fundamentos, 1975.
- , Of Grammatology, tr. G.Ch. Spivak, Baltimore, Johns Hopkins University, 1976.
- , Posiciones, tr. Manuel Arranz Lazar, Valencia, Pre-textos, 1977.
- , Dissemination, tr. B. Johnson, Chicago, University of Chicago Press, 1981.

- , L'oreille de l'autre. Otobiographies, transferts, traductions, Claude Lévesque et Christie McDonald (eds.), Montréal, vlb éditeur, 1982a.
- , Margins of Philosophy, tr. Alan Bass, Chicago, University of Chicago Press, 1982b
- , La voz y el fenómeno: introducción al problema del signo en la fenomenología de Husserl, tr. e introducción Patricio Peñalver, Valencia, Pre-Textos, 1985.
- , El lenguaje y las instituciones filosóficas, tr. DECONTRA, Introducción Cristina de Peretti, Barcelona, Paidós, 1995.
- , Puntuaciones. El tiempo de una tesis: desconstrucción e implicaciones conceptuales, tr. Cristina de Peretti y Patricio Peñalver, Barcelona, Proyecto A, 1997a.
- , Cómo no hablar y otros textos, tr. DECONTRA, Barcelona, Proyecto A, 1997b.
- , La tarjeta postal. De Sócrates a Freud y más allá, tr. Tomás Segovia, suivi de *Envíos*, tr. Haydée Silva, México, Siglo XXI, 2001 [1984].
- , « Y-a-t-il des États voyous. La raison du plus fort. » Le Monde diplomatique, 2003. *Le monde diplomatique*, Consulté le 25 septembre 2009. www.monde-diplomatique.fr/2003/01/DERRIDA/9835.
- , Canallas. Dos ensayos sobre la razón, tr. Cristina de Peretti, Madrid, Trotta, 2005.
- Fabrizi, Lorenzo. The Domestication of Derrida. Rorty, Pragmatism and Deconstruction, tr. Daniele Manni, Vuslat Demirkoparan and Ari Lee Laskin (English translation ed.), London, Continuum, 2008.
- Ferrero Carracedo, Luis, Cristina de Peretti, “La recepción en España del pensamiento de Jacques Derrida”, Madrid, Revista de Filosofía, no. 6, 1983, enero-junio, pp. 148-160.
- FRANCISCANUM. Revista de la Universidad de San Buenaventura, Bogotá, Colombia. Año XXI, no. 61, enero-abril 1979, pp. 5-55.
- Gentzler, Edwin, Maria Tymoczko, Translation and power, Boston, University of Massachusetts, 2002.
- , “Translation and Deconstruction”, dans Contemporary Translation Theories, Londres / New York, Routledge, 2000 [1993], pp. 144-180.
- Graham, Joseph F., “Translator’s note”, dans Graham, J.F (ed.). Difference in translation, New York, Cornell University Press, 1985, pp. 205-207.
- Johnson, Barbara. The Critical Difference: Essays in the Contemporary Rhetoric of Reading, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1980.
- , A World of Difference. Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1987.
- , The Wake of Deconstruction, Oxford, Blackwell, 1994.
- Ladmiral, Jean-René. Traduire : Théorèmes pour la traduction, Paris, Payot, 1979.

- Lamont, Michele. "How to Become a Dominant French Philosopher: The Case of Jacques Derrida", The American Journal of Sociology, Vol. 93, No. 3 (Nov., 1987), pp. 584-622.
- Lewis, Philippe. "The measure of translation effects", en Difference in translation, Joseph F. Graham (ed.), New York, Cornell University Press, 1985, pp. 31-63.
- L'Homme, Marie-Claude. "Sur la notion de 'terme'", Meta Vol.50, no.4 (2005), pp. 1112-1132
- Meschonnic, Henri. Poétique du traduire, Lagrasse, Verdier, 1999.
- Muñoz Gutierrez, Carlos. "Bibliografía de Derrida en castellano", A parte Reí. Revista de Filosofía, No. 36, Noviembre de 2004, <http://serbal.pntic.mec.es/~cmunoz11/biblioderrida.pdf>
- Peñalver, Patricio. "Filosofía y desconcierto. El pensamiento de Jacques Derrida: traducción y transición. Diálogo con Patricio Peñalver", Revista de Filosofía (Universidad Iberoamericana), no. 113, (2005), pp. 51-76.
- Ramond, Charles. Le vocabulaire de Jacques Derrida, Paris, Ellipse, 2001.
- Rey, Alain. « Lexico-logiques, discours, lexiques et terminologies 'philosophiques', dans Encyclopédie philosophique universelle, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, pp. 775-781.
- Rorty, Richard. (1978), "Philosophy as a Kind of Writing: An Essay on Jacques Derrida", *New Literary History*, 10:1, pp. 141-160.
- Sanders, Mark. Gayatri Chakravorty Spivak. Live Theory, New York, Continuum, 2006.
- Thomas, Michael. The Reception of Derrida. Translation and Transformation, Hampshire-New York, Palgrave-Macmillan, 2006.
- Thomassen, Lasse (ed.). The Derrida-Habermas Reader, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2006.

Biographie de l'auteur

Nayelli Castro Ramírez a une licence en philosophie (Universidad Michoacana de San Nicolás de Hidalgo, Morelia, Mich., Mexique) et une maîtrise en traduction (El Colegio de México). Elle s'intéresse à la traduction de la philosophie en espagnol, sujet auquel elle consacre ses recherches de doctorat à l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa depuis janvier 2008.

Adresse de l'auteur

70, Ave. Laurier Est (401), C.P. 450, Ottawa, ON. K1N6N5